

# Sociologie des arts, août 2011

**Et si l'on partageait la culture ? Essai sur la médiation culturelle et le potentiel du spectateur.** Serge Saada. Éditions de l'Attribut Toulouse 2011 154 pages

La question de la médiation culturelle est une de celles qui sont aujourd'hui essentielles dans l'analyse des pratiques culturelles et du fonctionnement des institutions culturelles. La bibliographie dans ce domaine reste encore aujourd'hui assez courte : le livre de Bernard Lamizet, un numéro de la revue Lien Social et Politique et dernièrement de la revue Raison Présente, la thèse (encore non publiée) de Nathalie Montoya, et quelques autres, peu nombreux que je ne cite pas ici. Il est donc tout à fait bienvenu que Serge Saada nous propose dans ce « petit » livre une réflexion originale sur cette question, à partir de sa double expérience de médiateur culturel et de formateur de médiateurs culturels. C'est, en effet, comme il nous le rappelle en introduction de son expérience de médiateur culturel, au sein de l'association Cultures du Cœur et de celle d'enseignant en Médiation Culturelle à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, qu'il nous propose une réflexion sur ce que peut la médiation culturelle et ce que son intervention suppose comme conception à la fois de la culture et des arts et des publics. Sa réflexion part, bien logiquement, de la question du spectateur : Cependant, si l'on ne cesse de souligner que la fonction du spectateur est fondamentale, on peut se demander s'il a toujours les moyens de dépasser la simple confrontation aux œuvres, si on l'invite à donner sa réponse à toute proposition artistique. Au-delà des statistiques, faisant toujours apparaître des inégalités sociales quant à la fréquentation des lieux culturels, ce livre défend l'idée d'un spectateur possible, un spectateur imprévu, à qui on laisserait le temps de se reconstruire en franchissant les territoires qui lui sont parfois inconnus. (p. 8) La fonction de la médiation culturelle trouve là sa justification, il s'agit bien de donner la possibilité aux publics d'accéder aux œuvres, à toutes les œuvres éventuellement, même si chacun reste libre de refuser certaines démarches. Encore, pour cela, faut-il que chaque spectateur ait l'occasion d'en faire l'expérience. C'est, donc, une question de temps bien sûr, mais aussi une question de possibilité, c'est ce à quoi s'emploie Cultures du Cœur, pour les plus démunis, par rapport au monde de la culture. Pour cela, il faut accepter de la part du médiateur de se souvenir de sa propre expérience de la découverte des œuvres de la culture. Il n'y a pas de rapport immédiatement évident aux œuvres, qu'elles soient contemporaines ou plus classiques, chacun est passé par une phase d'apprentissage, parfois difficile, faite de rejets, de déplaisirs, mais aussi du plaisir ressenti quand on accède, enfin, à quelque chose de l'œuvre qu'on peut s'approprier. La figure du médiateur émerge de cette nécessité éthique et citoyenne de partager les œuvres avec le plus grand nombre, et conjointement, elle affirme que le rapport aux œuvres n'est pas essentiellement de l'ordre de la révélation ou du choc, comme le pensait Malraux. (p.10) Partageant l'expérience de la formation des médiateurs culturels à la Sorbonne Nouvelle avec Serge Saada, je peux ici témoigner que la principale difficulté pédagogique que nous rencontrons, c'est d'arriver à dépasser cette idéologie de la révélation, à laquelle est associée, en général, celle de l'évidence de l'universalité des arts et du « beau », du don ou du talent des artistes. La plupart de nos étudiants viennent dans cette formation avec la conviction, sympathique, mais inefficace, qu'il suffit de mettre quelque un face à un chef-d'œuvre pour qu'il le reconnaisse comme tel, comme le dieu de Saint Augustin. La nécessité de la médiation culturelle vient de ce qu'en fait le mot « immédiatement » n'a aucun sens, sans doute dans aucun domaine, mais encore plus particulièrement en arts et en culture. Il y a un travail de « désinhibition » ou de « désintimidation » toujours nécessaire à réaliser. Serge Saada nous propose sur cette base, en s'appuyant donc sur des exemples tirés de son expérience, une réflexion sur la place du spectateur, pour lui permettre d'accéder à ce qui n'est pas encore connu de lui. Nous voyons au quotidien l'effet positif des sorties culturelles sur les personnes qui s'en sentent privées depuis longtemps pour de multiples raisons, mais cet effet est avant tout lié aux bienfaits de la diversité des pratiques et des expériences nouvelles. Nous ne pourrions imaginer un instant de parler de personnes « isolées de la culture » sans oublier que tout le monde en a une, fut-elle plus ou moins dépendante des médias et de tout autre réseau de diffusion. (p.31) L'expérience culturelle permet d'augmenter la capacité de chacun à accéder à de nouvelles expériences. Même si une « première » expérience peut sembler négative, elle peut être un point de départ à d'autres expériences, encore faut-il qu'il y ait une intervention positive du médiateur culturel, s'abstenant de tout jugement de valeur, qui pourrait être alors un obstacle au dépassement du négatif de l'expérience en question. Pour que la confiance du spectateur soit acquise, sans doute faut-il aussi que l'idée d'expérience esthétique reprenne une place centrale dans notre société. (p. 47). Pour accéder au savoir aimer, il faut avoir l'expérience qu'on peut ne pas aimer et que ce n'est nullement un obstacle, au contraire, à cette accession. Cette possibilité passe par la prise en compte du temps de la découverte pour le spectateur et par la maîtrise de certains paramètres lui permettant cette démarche. Découvrir les lieux culturels, les démarches des artistes, les évolutions des arts, des spectacles, ou des arts, exige un temps difficile à apprécier a priori, et qui dépend de ce que chaque spectateur a acquis précédemment et de sa capacité personnelle à investir ces lieux et à participer au spectacle lui-même. Les publics, faut-il le rappeler, sont divers, mélangés, mixtes, et il serait illusoire de rêver à un public qui serait au fait de chaque démarche artistique, à moins, bien sûr, de plaider pour une forme d'élitisme qui réserverait le contemporain à ceux qui savent. Pour autant, il ne s'agit pas de demander

ou d'attendre des artistes de « se mettre au niveau » de chacun de ces publics divers. On ne peut pas demander aux artistes de penser au public constamment. On ne peut pas leur demander de cesser de s'inscrire dans les filiations esthétiques, de niveler leur travail, de brider leur inventivité pour toucher le plus large public. Pourquoi demander au spectacle vivant quand les autres secteurs de notre société ne s'interdisent pas de se construire des codes et des coutumes ? Si l'artiste pensait toujours au spectateur, sa vision du public serait réduite. (p. 52) D'ailleurs, comment choisir le public auquel s'adresseraient l'artiste ou son œuvre ? La fonction du médiateur culturel est ici clairement liée au processus d'autonomisation des artistes, qui, certes, crée un écart entre les publics, tous les publics et les œuvres. Le médiateur culturel est là pour dire que cet écart existe, qu'il est légitime et qu'on peut le franchir. Nous verrons plus loin que le médiateur n'est pas là pour combler des manques comme on remplit une bouteille vide, mais qu'il tente de faire émerger un possible du spectateur à se questionner face aux œuvres, à l'autoriser à avoir un discours avec comme horizon l'élargissement du champ de réception et l'idée qu'une certaine inventivité d'interprétation soit concevable pour lui. (pp. 62-63). Le « spectateur – interprète » est celui qui effectivement s'approprie l'œuvre proposée et la traite comme une proposition et non comme une imposition. Il en fera son miel avec son expérience, avec cette culture qui lui est propre, quelle que soit sa genèse sociale et historique. Le travail du médiateur ne consiste pas donc pas à apporter une explication, une interprétation toute faite, mais seulement à ouvrir la possibilité pour le spectateur d'interpréter par lui-même et avec ses moyens, sans chercher la « bonne » explication dans le convenu social ou le prêt à penser imposé par un système culturel. Il n'y a pas « une » interprétation « vraie », chaque interprétation est légitime en fonction des conditions de sa production. La première partie ayant ainsi défini avec rigueur les conditions d'une réflexion sur les fonctions de la médiation et la place du public, Serge Saada va ensuite développer une analyse des enjeux de la médiation culturelle à partir d'exemples tirés de son expérience d'enseignant et de médiateur. Il montre avec précision et, non sans humour, comment se croisent, de façon ambiguë l'ambition de la démocratisation et l'objectif du remplissage des lieux culturels, avec en toile de fond, la question récurrente de l'image, rarement avouée, de ce qu'est ou devrait être le « vrai » public pour les professionnels de la culture. Je n'entre pas ici dans le détail de la démonstration, chacun y trouvera dans sa lecture un écho à ses expériences culturelles. Je n'insiste pas non plus sur la troisième partie, qui reprend avec force la question du rapport du culturel et du social. On sait que cette question a fait couler beaucoup d'encre depuis le fameux discours de Jack Lang à l'Assemblée Nationale, où il a affirmé qu'il n'y avait pas de progrès social sans développement culturel et inversement. Ici, Serge Saada nous montre l'étroite relation entre ces deux dimensions à partir de cas empiriques remarquablement choisis et décrits. Je conclurais cette note en invitant le lecteur à découvrir par lui-même cette richesse empirique. Je voudrais seulement reprendre deux points développés en conclusion. Tout d'abord, à propos de la fonction sociale de l'activité artistique : L'art a pour fonction d'empêcher le monde de devenir évident, de dépasser les réflexes d'une société qui construit des réponses tangibles comme vecteurs de paix sociale, d'instaurer de l'inattendu dans l'univoque, du mouvement dans tout ce qui est apparemment définitif. (p.150) Il s'agit bien de déranger l'ordonnance des certitudes qui régissent notre univers idéologique et social. Il s'agit d'introduire de l'incertitude dans un monde, où, comme le disait Louis Althusser, on a toujours déjà les réponses, sans avoir toujours accès aux questions. La fonction éminente de l'art, c'est de maintenir ouvertes les questions et de mettre en question la tentative ou la tentation d'y répondre trop vite. On répond en général trop vite aux questions, surtout à celles qui ne sont pas réellement formulées comme telles. Du coup, la fonction de la médiation est d'ouvrir la possibilité pour le public, les spectateurs, d'une interprétation, qui lui soit propre, comme le sont les questions que lui pose ou impose sa vie. La médiation doit permettre aux œuvres d'avoir pour chacun de ceux qui en jouissent une vie qui leur soit propre. Cette médiation continue de défendre que les œuvres n'ont peut-être rien à nous dire tant que nous n'acceptons pas de dire quelque chose à travers elles. Qu'elles sont dépositaires de lectures qui les dépassent et que c'est dans cette confrontation qu'elles vivent. (p. 154).

**Bruno Péquignot Cerlis Sorbonne Nouvelle / Paris 3 / Paris Descartes / CNRS**